

HÔTEL LEBAC

Carlos Caillabet

HÔTEL LEBAC

traduit de l'espagnol (Uruguay)
par Thomas Evellin

BAROMÈTRE

_Du même auteur :

Un pañuelo rojo en la memoria, Nordan-Comunidad, 1996

Chiapas, el choque de los vientos, Del Quijote, 1997

La paciente construcción del arcoiris, Del Quijote, 2000

Nomeolvides, co-auteure : Annabella Balduvino, Medea, 2001

Retratos con historias, Ediciones Carolina, 2001

Otro mundo, Ediciones de la Banda Oriental, 2007

Verano, Ediciones de la Banda Oriental, 2010

_Ont collaboré à ce titre :

Silvère Long pour les corrections

Florent Mulot pour l'illustration de la couverture

Marie Antunes pour le graphisme de la couverture

Titre original : Hotel Lebac

© Carlos Caillabet, 2017

© Editorial Planeta S.A. de Uruguay, 2017

Latin American Rights Agency — Grupo Planeta, 2021

© éditions Baromètre, 2022, pour la traduction française

dépôt légal novembre 2022

isbn 978-2-9573915-4-7

Baromètre éditions
Association loi 1901
editionsbarometre.fr

À Tobías et Arlet

Mieux vaut ne jamais rien raconter à personne.
Dès lors que l'on commence à raconter,
le monde entier se met à nous manquer.

J. D. Salinger
L'Attrape-cœurs

1.

Il était entre huit et neuf heures du matin, le lundi 21 mars 1960, quand, assis sur le bord de mon lit, cherchant à réunir un peu de courage pour affronter la journée, j'ai sursauté en entendant ma mère crier :

— Toomy!

Je n'ai pas répondu. J'ai regardé les murs vides. On avait l'impression que la maison avait été pillée. Un pillage soigné certes, mais un pillage tout de même. Des caisses encore ouvertes – pleines de choses et d'autres : des casseroles, des vêtements usagés, de vieux disques – attendaient dans le couloir qui menait à la porte d'entrée. Seules les armoires et la table de la cuisine étaient encore à leur place, mais pour combien de temps ? Marta, ma mère, avait attaché à leurs pieds de petites étiquettes sur lesquelles elle avait écrit : « À vendre ». Elle m'avait expliqué qu'en liquidant le tout, on aurait de quoi voir venir au moins pendant deux mois. Deux mois, quand on a quatorze ans, c'est long, du coup j'avais trouvé que c'était une bonne idée.

— Toomy! a crié de nouveau ma mère sans obtenir plus de réponses.

Je me suis levé et j'ai juste eu le temps de finir de m'habiller avant qu'elle n'entre dans ma chambre et ne file droit vers mon lit. Elle a enroulé les draps et la couverture autour de mon oreiller et a tout emballé dans le matelas qu'elle a ficelé à l'aide d'une corde. Puis, elle a mis le paquet sur son épaule et l'a déposé à côté des caisses avant de soupirer un grand coup.

Elle est ensuite revenue dans ma chambre et a accroché une étiquette « À vendre » à ma tête de lit. C'est là que j'ai senti ce

que j'appelle un « coup de mou », comme cela m'arrive encore de temps en temps lorsque je reçois une mauvaise nouvelle – et l'étiquette en question avait tout de la mauvaise nouvelle. Cela voulait dire que je ne me coucherais plus dans le lit dans lequel j'avais toujours dormi, autant que je m'en souviene.

Je pensais à tout cela pendant que ma mère allait et venait d'un bout à l'autre de la maison, ramassant les quelques affaires qui traînaient encore çà et là pour les fourrer dans les caisses. Ses pas résonnaient dans la maison vide. Puis, plus un bruit jusqu'à ce qu'elle réapparaisse à l'entrée de ma chambre. En s'appuyant contre le montant de la porte, elle a alors passé une main sur son front et a dit que c'était bon, que je n'avais plus qu'à prendre le sac, qu'elle s'occuperait de la valise.

Parmi tout ce qu'il y avait à la maison, tout ce que nous possédions, nous n'emportions que ce qui pouvait tenir dans un sac et une vieille valise en carton. Le moment était venu de partir. Nouveau coup de mou.

Chez moi, le coup de mou part des talons et remonte le long des jambes avant de passer par le ventre pour atteindre la nuque en ramollissant tout sur son passage – et là, telle une main de fer, il me serre la tête et ne me laisse plus penser jusqu'à ce qu'il reparte comme il est venu.

2.

Peu d'années ont passé depuis ce premier matin de l'automne 1960. Le soleil brillait alors, il soufflait une brise légère et nous quittions notre domicile du quartier de Buceo à Montevideo. Pour tout dire, ce n'était pas vraiment notre maison. Nous étions locataires et, à l'exception des derniers mois, nous avions toujours payé le loyer en temps et en heure. Le propriétaire, un vieil ami de la famille, espérait d'ailleurs que nous puissions un jour l'acheter – ce qui n'est jamais arrivé. Ce dimanche matin-là, donc, ma mère fermait pour la dernière fois la porte de notre maison. Elle avait l'air joyeuse, ou faisait tout pour en avoir l'air.

Avant de partir, elle a laissé les clés à une voisine. Elles se sont embrassées et, malgré ses efforts pour dissimuler son visage entre ses mains, j'ai vu qu'elle pleurait. Il faut dire qu'il y avait de quoi. À 34 ans, elle abandonnait la maison dans laquelle elle avait toujours vécu et que ni mes grands-parents ni mes parents n'avaient pu acheter. « Dans un pays digne de ce nom, une famille de travailleurs devrait pouvoir avoir sa propre maison », grommelait souvent mon grand-père. Pour mon père, qui n'en pensait pas moins, tout ça était de la faute du gouvernement et des politicards, tous plus pourris les uns que les autres.

Mon père était du genre à se plaindre, plutôt soupe au lait – pas le style à se laisser marcher sur les pieds. Tout du moins, c'était l'image que j'avais de lui à l'époque même si, par la suite, tout s'est écroulé et qu'il n'a rien pu faire pour nous sauver. Tout est allé très vite. Un matin, mon grand-père, qui vivait avec nous, ne s'est pas réveillé : il était mort. Juste après, mon père a perdu son travail et, trois mois plus tard, il est parti pour Buenos Aires.

Ce matin-là donc, à cause de tout ça, ma mère et moi partions vivre dans cette putain de pension qu'elle m'obligeait à appeler un hôtel : l'Hôtel Lebac.

3.

Après avoir dit au revoir à la voisine, on a croisé Paquito, un copain de mon âge dont le père, qui travaillait au cinéma du quartier, nous laissait entrer gratuitement aux séances du matin. Paquito était assis devant chez lui, sur le pas de la porte, perdu dans ses pensées. Dès qu'il nous a aperçus, il est venu nous voir en courant, tout content. Puis, il s'est arrêté en voyant nos bagages, l'air sérieux.

— Vous allez où avec tout ça ? a-t-il demandé en désignant le sac et la valise comme on pointerait du doigt deux rats morts.

J'ai haussé les épaules. Ma mère n'avait qu'à lui expliquer. « Qu'elle se démerde », ai-je pensé. Après tout, je n'avais rien à voir avec ce qui nous arrivait. Je n'avais que quatorze ans, et je ne comprenais pas grand-chose aux affaires des grands.

— On déménage, lui a répondu ma mère sur le même ton que celui qu'elle aurait employé si nous étions partis acheter une baguette de pain.

— Vous déménagez ? Vraiment ? a demandé Paquito en croisant les mains dans le dos, la pointe des pieds tournée vers l'intérieur.

— Oui, on part. Mais on reviendra vous voir... Ne t'en fais pas, Paquito. On reviendra. Vous rendre visite... Pas vrai, Tomy ? Comme j'étais en colère, je n'ai rien répondu.

— Alors comme ça, vous partez ? Et pourquoi vous emportez tout ce bazar ? a insisté Paquito.

— « Tout ce bazar », c'est un sac et une valise. On déménage. Tu comprends ? On dé-mé-nage, a répondu ma mère, insistante.

Paquito s'est gratté la joue et est reparti à la charge.

— Marta, vous vous souvenez des Rodríguez, qui vivaient un peu plus bas ?

— Les Rodríguez ? Oui, bien sûr. Qu'est-ce qu'il leur arrive aux Rodríguez ? a demandé ma mère, un peu surprise.

— Eux aussi ont déménagé et vous voyez bien qu'ils sont jamais revenus.

— Oui... C'est vrai.

— Et vous savez pourquoi ils sont jamais revenus ?

Ma mère a haussé les sourcils et est restée là, la bouche ouverte, sans trop savoir quoi répondre. Alors Paquito a avalé sa salive et a lâché :

— Ils sont jamais revenus parce qu'ils sont morts. Tous les trois, les uns après les autres. Adieu les Rodríguez.

— Mais qu'est-ce que tu me dis là ? a lancé ma mère.

— Ce que dit ma grand-mère, voilà ce que je vous dis, a rétorqué Paquito.

— Mais je me fous de ce que dit ta grand-mère ! a répondu ma mère, furieuse. Elle détestait la grand-mère de Paquito.

— Et pourtant...

— Pourtant quoi ?

— Vous feriez bien de l'écouter, ma grand-mère.

— Allez, tais-toi, je veux plus t'entendre. Allons-y, Tomy, a ordonné ma mère en soulevant la valise avec une telle force que la poignée, qui était un peu lâche, a failli céder.

Elle avait déjà fait quelques pas lorsque Paquito l'a appelée en criant :

— Maaaarta... ! Ma grand-mère dit que quand les choses vont mal, il faut pas bouger et rester calme pour éviter ce qui

est arrivé aux Rodríguez.

— Ah bon ? a répondu ma mère en se retournant.

Puis, elle a laissé la valise par terre et a foncé vers Paquito.

Lui n'a pas reculé. Il l'a attendu de pied ferme et, quand ils se sont retrouvés face à face, il lui a lâché :

— Quand on part, on meurt, Marta. Voilà ce que dit ma grand-mère.

Ma mère a toujours dit que la grand-mère de Paquito était une mégère, un oiseau de mauvais augure. Une vieille bique qui passait ses journées derrière sa fenêtre à épier les voisins en espérant que le ciel leur tombe sur la tête. Cette vieille chouette prenait un malin plaisir à voir souffrir les autres.

Pourtant, elle n'a rien dit de tout cela à Paquito. Au contraire.

— Paquito, mon chéri, tu sais bien que M. Rodríguez a eu un problème de dos et que sa femme avait perdu la tête. Ils n'avaient pas d'enfant. Ils vivaient avec sa mère à elle, une petite vieille complètement gâteuse. Ils l'asseyaient là, devant la porte. Je la revois encore. Tu te souviens, Tomy, quand doña Erlinda restait assise au soleil, après manger ? a dit ma mère en plissant les yeux et en secouant la tête, comme lorsqu'on se souvient de belles choses.

— Oui, je me souviens, ai-je répondu en supposant, à tort, que le souvenir de la douce doña Erlinda mettrait fin à la discussion.

— Moi, je me souviens surtout que, quand il pleuvait, ils oubliaient de la rentrer et que, plus d'une fois, on a dû aller prévenir les Rodríguez que la vieille était sous la flotte, a dit Paquito.

— Les Rodríguez étaient des gens bien. Ils prenaient soin de la grand-mère, a assuré ma mère.

— Nous, on a une grand-mère et on la laisse pas sous la flotte, a répliqué Paquito.

Ma mère a soufflé et secoué la tête en signe de protestation.

— Bon, ça suffit, j'en ai assez entendu !

— Vous allez y rester si vous déménagez ! a déclaré Paquito avec un aplomb renversant.

C'est là que j'ai senti un nouveau coup de mou. Quant à ma mère, elle semblait avoir épuisé le peu de forces qui lui restaient. Elle était sur le point de fondre en larme ou de jurer tout ce qu'elle savait. Ou les deux en même temps. Dernièrement, elle jurait en pleurant. Quand ça lui arrivait, elle me disait de ne pas m'inquiéter, que c'était sa manière à elle de se défouler, que ça lui faisait du bien et qu'il valait mieux que je la laisse.

Mais là, elle a pris une profonde respiration et a réussi à se maîtriser. Elle n'a ni pleuré ni juré.

— Maintenant, dites-vous au revoir. Allez ! a-t-elle ordonné en prenant la tête de Paquito entre ses deux mains pour planter sur son front, avec plus de rage que d'affection, un baiser sonore avant de s'éloigner d'un pas pressé, gênée malgré tout par la valise qui, à chaque enjambée, venait heurter ses mollets.

On s'est regardés avec Paquito jusqu'à ce que je me décide à prendre mon barda sur l'épaule comme un homme qui part à la guerre et je suis parti en courant. J'ai rejoint ma mère et nous avons ralenti le pas. Une fois arrivé au coin de la rue, je me suis retourné. Paquito était au milieu du chemin. D'un geste de la main, il me saluait. J'ai gardé cette image en mémoire comme on garde en tête une photo. Je lui ai dit « Ciao, Paquito » même s'il était trop loin pour pouvoir m'entendre. Je voulais lui dire au

revoir, une fois pour toutes, et pourtant je restais planté là.

Dans ma tête, j'imaginai que, plus tard, une fois devenu riche, je reviendrais dans le coin et que les voisins m'accueilleraient à bras ouverts, qu'ils organiseraient une grande fête dans notre rue avec des tas de choses à manger, de la musique, un bal et une banderole qui dirait « Bienvenue, Tomy ». J'arriverais dans une belle décapotable conduite par un chauffeur en uniforme gris – et une casquette à visière – qui m'ouvrirait la porte de la voiture ; je sortirais alors, habillé en costume sombre, et saluerais mes anciens voisins un par un en caressant la tête des enfants. Tout serait comme dans un film italien que j'avais vu.

Mais en imaginant tout cela, j'ai aussitôt su que je ne reverrais jamais Paquito, que je ne reviendrais plus au quartier et que je ne deviendrais jamais riche. Au diable la fête, les costumes sombres, les chauffeurs à casquette et toutes ces histoires de retours triomphants qu'on ne voit jamais, ou presque, ailleurs que dans les films.

4.

Nous avons pressé le pas sans regarder en arrière. Sans raison aucune, je marchais en riant, guilleret. Arrivés à l'avenue, nous avons pris le premier omnibus qui passait en direction du centre. Ma mère a payé et nous nous sommes assis en prenant la valise et le sac sur nos genoux – moi, côté fenêtre. Nous étions là, immobiles, silencieux. Et puis, ma mère a commencé à dire que nous allions être bien à l'hôtel. On allait vivre dans une pension de merde et, elle, elle me bassinait avec la belle vie qui nous attendait. J'avais gardé l'espoir que l'on finisse par trouver une solution, mais quelques jours avant notre départ, elle m'avait pris par le bras et m'avait dit droit dans les yeux :

— Tomy, nous allons vivre à l'hôtel. On sera mieux.

Elle s'était sans doute imaginé que j'allais faire une crise ; pourtant, j'avais appris depuis bien longtemps que les crises ne servent à rien, juste à se mettre en boule contre la terre entière, y compris contre soi-même. Je me suis donc retenu. Je n'ai rien dit, même si je savais qu'en n'ayant pas de quoi payer le simple loyer d'une maison, aussi bas soit-il, on ne pouvait finir que dans une pension. On avait à peine de quoi se payer une chambre – et pour quelques mois seulement. Après, tout dépendrait du fait que ma mère trouve ou non du travail. Le pire dans tout cela, le plus triste, c'était de n'avoir personne pour nous épauler – pas une tante, pas un cousin, pas un parent lointain ou un ami qui puisse nous dépanner pour quelques jours, le temps de se tirer d'affaire. Rien, personne. Dans notre quartier, nous n'étions jamais seuls, mais les temps étaient difficiles et chacun avait son lot de problèmes à gérer. Personne ne pouvait nous aider.

Jusqu'alors, je n'avais jamais imaginé un jour devenir pauvre. Pourtant, c'était bel et bien le cas. Je découvrais que personne n'est vraiment à l'abri, que tout le monde peut se trouver à court d'argent. En plus, nous n'avions pas d'autres pauvres sur qui compter pour nous filer un coup de main comme c'est souvent le cas chez les pauvres. Nous étions de nouveaux pauvres. Deux nouveaux pauvres, inconnus, assis dans un bus, avec une valise et un sac sur les genoux. Pendant que je pensais à tout cela, ma mère continuait de parler.

— Dans la vie, il faut aller de l'avant. Tu comprends, Tomy ? De l'avant. Tomy, tu m'écoutes ? Il faut regarder loin qu'elle disait même si, elle, pour le coup, ne voyait pas plus loin que la nuque du type chauve assis juste devant.

Moi, je ne voulais rien entendre. Je ne répondais pas et cela n'avait pas l'air de la déranger. Elle continuait de parler, avec les yeux grands ouverts et le regard rivé sur la nuque du chauve. Elle faisait les questions et les réponses, parlait de projets d'avenir en se lissant les cheveux sans cesse, nerveusement. Le soleil éclairait son visage et, pour la première fois, je me rendais compte que ma mère avait vieilli. Je découvrais les rides dans le cou, les cheveux blancs. Je préférais tourner la tête et regarder par la fenêtre, mais son reflet dans la vitre me revenait.

Par moments, le visage de ma mère s'estompait jusqu'à disparaître. Seule sa voix demeurait. Et si, du jour au lendemain, ma mère venait à mourir ? Qu'allais-je devenir ? Je me retrouverais à la rue, contraint de faire la manche, et je commencerais à voler. Je deviendrais un jeune paumé qui finirait par se faire descendre par les militaires ou boucler en maison de redressement avant de mourir de tristesse ou d'une maladie pulmonaire. La grand-

mère de Paquito avait raison. Cette vieille bique, cet oiseau de malheur avait raison : on finirait par en crever d'avoir quitté le quartier – comme les Rodríguez.

Le mieux était qu'on en finisse une fois pour toutes, que le bus ait un accident – mais ces vieux tacots étaient si lents qu'ils n'avaient jamais d'accrochages – ou alors qu'une bombe explose pour nous tuer tous. Voilà ! Une bombe posée par un anarchiste – même si je n'avais pas la moindre idée de ce qu'ils pouvaient être (les anarchistes) en dehors du fait qu'ils posaient des bombes. J'imaginai les photos dans le journal. En première page, nos corps étendus sur le sol, recouverts de sacs en toile de jute. En deuxième page, des clichés montrant des taches de sang le long des trottoirs et, en plein milieu, une image un peu plus grande du bus encore en feu, dégageant une fumée épaisse malgré « les efforts remarquables des pompiers qui luttèrent toujours contre l'incendie ». En page trois, le récit du chauffeur – « survivant miraculé » – livrant sa version des faits. Selon lui, l'anarchiste en question se trouvait parmi les passagers et était mort dans l'attentat : « immolé ». Je regardais les passagers et, sans même savoir à quoi pouvait bien ressembler un anarchiste, aucun ne me semblait suspect. Certains étaient à moitié endormis, d'autres lisaient le journal ou regardaient par la fenêtre, un peu distraits. Bref, ils ressemblaient à tout sauf à des types sur le point de s'immoler.

Personnellement, si je transportais une bombe sur moi dans un bus, je me sentirais nerveux et ça se verrait, mais passons. Tout ça, ce ne sont que des histoires, des choses que je m'étais imaginées, car à l'époque il n'y avait ni anarchistes, ni terroristes en Uruguay, ni rien de tout ça ; et en dehors des anarchistes et des

terroristes, ou de types dans le genre, qui aurait pu avoir l'idée de faire sauter un bus ? Ces choses-là arrivaient dans d'autres pays. Loin. En Hongrie, en Pologne... bref, ailleurs – mais pas en Uruguay. En plus, les anarchistes tuaient des rois, des colonels, des ministres, peut-être bien des commissaires, je ne sais pas trop, mais toujours des types importants – pas des petites gens comme nous.

Soudain, ma mère a dit qu'on descendait au prochain arrêt. J'étais tellement perdu dans mes pensées avec ces histoires d'anarchistes et tout le reste que ma mère a dû me prendre par le bras et me secouer. Elle a tiré tellement fort que j'ai à peine eu le temps d'attraper le sac. On est descendu et on a commencé à chercher la maison. Elle avait marqué l'adresse sur un papier tout chiffonné. Puis, elle s'est brusquement arrêtée et, en tenant le papier du bout des doigts, a demandé :

— Tomy, les numéros, ils montent ou ils descendent ? J'ai jamais compris comment ça marchait.

Moi non plus je ne comprenais pas, mais avant même que j'aie le temps de répondre, le papier que ma mère avait dans la main s'est envolé. J'ai couru et j'ai réussi à mettre le pied dessus. Je l'ai écrasé comme je l'aurais fait avec un cafard.

— Donne-moi ça, Tomy ! Qu'est-ce que tu fais ? Tu vas le déchirer. Ne rends pas les choses plus difficiles, tu veux ? a dit ma mère en se ruant sur moi.

J'ai fait un pas en arrière croyant qu'elle allait m'en mettre une, mais finalement non. Elle s'est retenue et a préféré donner un coup de pied dans la valise qui était derrière elle sauf que, dans l'affaire, elle a perdu sa chaussure qui a fait plusieurs tours

en l'air avant de retomber au beau milieu de la rue.

Elle n'avait pas tort. J'aurais bien aimé le déchirer, ce bout de papier. Je lui ai toutefois rendu et, au moment où je me décidais à aller récupérer sa chaussure sur la route, une voiture est passée juste au même endroit. On est restés plantés là, sans rien dire, en attendant de voir ce qui allait en rester. Quand la voiture s'est éloignée, on a constaté que la chaussure était saine et sauve. Ma mère sautait à cloche-pied à côté de la valise renversée (qui ne s'était pas ouverte), elle était toute décoiffée et avait l'air d'une vraie folle à sautiller comme ça. Au début, ça m'a fait rire et puis ça m'a fait de la peine. Le plus souvent, dans ce genre de cas, je me promettais d'être gentil avec ma mère, de bien me comporter et de l'aider – même si cela ne durait généralement pas très longtemps et que je finissais par la remettre en rogne. Je n'étais pas vraiment ce qu'on appelle un bon fils. Je lui faisais porter la responsabilité de tout ce qui nous arrivait en sachant parfaitement que ce n'était pas sa faute. Elle encaissait tout. C'était la femme la plus gentille qu'il soit et la seule personne au monde (oui, la seule) qui m'aimait et me protégeait. Le problème, c'était moi. J'étais un mauvais fils et, le soir, avant de m'endormir, je repensais à tout cela en pleurant.

5.

Nous avons marché quelques mètres en silence, puis ma mère s'est arrêtée devant une maison avec une grande porte en bois, ancienne, qui faisait penser au couvercle des cercueils de riches. Enfin, c'est ce que je me suis dit en la voyant parce que, des cercueils comme ça, je n'en avais vu qu'une seule fois, vite fait, dans un film de gangsters. Ma mère a relu le papier, a regardé la plaque qui était sur la porte et a dit :

— C'est ici. Enfin, je suppose. Pas vrai, Tomy ? Pour l'amour de Dieu, dis-moi que c'est ici.

— Oui, c'est bien là, j'ai répondu, fatigué de porter le sac. Fatigué de tout.

— Bon, on va voir.

Elle a posé la valise et a frappé à la porte en soulevant une sorte d'anneau en bronze – j'ai oublié comment ça s'appelle – qui y était fixé. Je lui ai dit qu'il y avait une sonnette juste à côté et qu'ils ne risquaient pas d'entendre avec ce vieux bidule ; elle m'a répondu que si personne ne venait, elle laisserait tomber le machin pour toquer – elle non plus ne savait plus comment ça s'appelait ; ça va me revenir – et utiliserait la sonnette.

En attendant, j'ai commencé à jouer avec un clapet en métal sur lequel était écrit le mot « LETTRES ». Je le soulevais et le laissais tomber, le faisant claquer, à chaque fois, ce qui mettait ma mère sur les nerfs. Elle était sur le point de m'engueuler une fois de plus quand un grand balèze aux alentours de la cinquantaine est venu ouvrir la porte. Un type énorme avec des yeux verts et des sourcils dressés comme des flèches qui se détachaient de son visage.

J'ai eu la trouille. Je crois bien que ma mère aussi, sauf qu'elle n'a pas reculé et a dit :

— Bonjour, monsieur. C'est bien ici l'Hôtel Lebac ?

— Oui. C'est ici. Lebac, pour vous servir, a répondu l'homme.

— Ah, c'est vous. Enchantée, monsieur Lebac, a dit ma mère en forçant le sourire et en passant son bras au-dessus de mon épaule.

Elle m'a serré contre elle et je me suis laissé faire. Dans le fond, j'étais bien content qu'elle me prenne sous son aile, car ce type me filait les jetons. Un gars avec une trogne pareille ne pouvait pas être un type bien. Je me disais que le pire était peut-être à venir en imaginant ce que pouvait être l'intérieur de cette maison dans laquelle nous allions sans doute finir nos jours.

Comme le type ressemblait à un énorme diable (pas comme ceux qu'on a l'habitude de voir, qui sont plutôt maigres), j'ai imaginé l'intérieur de la maison comme une sorte de gigantesque marmite pleine d'eau bouillante dans laquelle Lebac ne tarderait pas à nous jeter, remuant le tout avec une énorme spatule en bois jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de nous.

Bref, passons. Ce qui est certain, c'est que franchir le seuil de cette porte signifiait bien plus que d'entrer quelque part, cela voulait dire commencer une nouvelle vie dans cette pension que tout le monde s'obstinait à appeler un hôtel.

— Vous devez être Marta, c'est bien ça ? a demandé Lebac, me tirant de mes pensées, en jetant un coup d'œil à la valise.

— Oui, monsieur. C'est moi.

— Je vous attendais, madame. On m'a prévenu que vous arriveriez aujourd'hui. Et je suppose que c'est votre fils ? a dit Lebac

en adoucissant la voix.

(« Évidemment, vieux démon gras du bide. Qui d'autre, sinon ? », ai-je pensé, plein de rage, en me retenant de lui filer un coup de pied dans le tibia).

— Oui, c'est mon fils. Dis bonjour, Tomy, a répondu ma mère avant de devoir insister, voyant que je restais là sans rien dire. Chéri, s'il te plaît, dis bonjour au monsieur.

Je lui ai tendu la main et Lebac s'est vengé.

— Enchanté, mon garçon, a-t-il dit en me serrant la main si fort, mais si fort, que mes doigts sont restés collés les uns aux autres. Tu verras, tu vas être bien ici, fiston, a-t-il ajouté pendant que j'écartais à nouveau les doigts. Rentrez. Rentrez, je vous en prie. Allez-y. Par ici... S'il vous plaît... Laissez-moi vous débarrasser de votre valise, Madame...

— Merci beaucoup, mais ça ira, ne vous embêtez pas, a dit ma mère en serrant la valise comme si on s'apprêtait à la lui voler.

Lebac a alors fait un mouvement de côté, une sorte de révérence ridicule pour nous laisser passer. On est entrés avec la valise et le sac en contournant son énorme bide, ce qui n'était pas une mince affaire vu que cette chiffe molle n'était pas fichue de bouger sa carcasse.

Nous avons monté deux marches, traversé une sorte de hall qui donnait sur une cour intérieure surplombée d'une verrière colorée – des carreaux verts, rouges et jaunes comme dans les églises, mais plus petits. Il y avait six fauteuils, tous différents (dont un, franchement hideux à mon goût, en forme de cornet incliné, de ceux qu'on appelle africains, allez savoir pourquoi). Sur le mur, à droite en entrant, il y avait deux tableaux représentant des saints

à côté d'un crucifix et, accroché un peu plus loin, un pot de fleurs d'où pendait une fougère qui touchait presque le sol, comme la chevelure d'une des voisines de Buceo qui avait fait je ne sais plus quelle promesse et avait cessé de se couper les cheveux. Bien en vue, entre les saints et la fougère, il y avait une photo de forme ovale, un peu jaunie, sur laquelle on pouvait voir un homme en costume noir avec de grandes moustaches. L'homme était assis. À ses côtés, debout, se tenait une femme qui faisait penser à une maîtresse d'école mal lunée avec son chignon sur la tête, son collier de perles et sa longue robe noire boutonnée jusqu'au cou.

— Mes parents, a dit Lebac en désignant la photo (nouvelle révérence) avant de faire son signe de croix et de poursuivre la visite.

Les portes des chambres, y compris celle de Lebac, donnaient sur la partie gauche de la cour.

— Voici ma chambre, qui me sert aussi de bureau, a précisé Lebac.

Un peu plus loin, il y avait une salle à manger, une cuisine, une salle de bains et un recoin où pendait du linge avec un évier dans lequel on faisait la vaisselle et la lessive. Il y avait aussi des pots de fleurs avec des géraniums roses et rouges.

Après nous avoir fait faire le tour du propriétaire, Lebac nous a montré notre chambre. Il nous a demandé si cela nous irait. Ma mère a répondu que oui, que c'était très bien. Il nous a dit de ne pas hésiter à lui faire signe si nous avons besoin de quoi que ce soit et ma mère l'a remercié.

— De rien, a dit Lebac avant de nous laisser en se fendant d'une dernière révérence.

J'avais envie de pleurer, de dire à ma mère que je n'aimais pas Lebac, que je n'avais pas envie de vivre dans cette pension quand, soudain, elle s'est donné une petite tape sur les cuisses, a soupiré et a dit, comme pour elle-même :

— Allez, on redémarre à zéro.

Cette fois-ci, ses mots m'ont fait du bien. Je n'ai pas oublié cette phrase ni le ton sur lequel ma mère l'a prononcée. Ce n'étaient pas des paroles en l'air. C'était dit avec une telle détermination que j'ai senti que je ne pouvais pas la décevoir. J'ai fait un effort et ai ravalé mes pleurs et mes plaintes.

La chambre avait été rangée et nettoyée, ça sentait le désinfectant. Il n'y avait pas de fenêtre, mais cela ne me dérangeait pas, car les chambres de notre maison de Buceo n'en avaient pas non plus, ce qui ne m'avait jamais empêché de me sentir heureux et en sécurité. Notre nouvelle chambre se résumait à deux lits en fer séparés par une table de chevet, une armoire et, reliée au plafond par un câble noir, une ampoule à nu qui se balançait comme les bandits que l'on pendait dans les films de cow-boys.

— Qu'est-ce que tu regardes ? m'a demandé ma mère en pliant une robe sur le lit.

— L'ampoule, j'ai répondu pour ne pas lui dire « Le voleur de bétail qui pendouille, là ».

— Si ce n'est que ça, j'irai acheter un abat-jour quand je pourrai, a dit ma mère.

Aussitôt, elle a vu que j'allais me mettre à pleurer (j'avais beau avoir quatorze ans, il m'arrivait encore souvent de pleurer ou de rougir pour la moindre broutille), alors elle m'a pris dans ses bras, m'a embrassé et m'a demandé de lui pardonner. En général, elle

faisait ce genre de choses après m'avoir mal parlé. Qu'elle ait des remords ça, c'était bien, mais je n'aimais pas tellement qu'elle se sente obligée de me serrer comme ça. Il suffisait de demander pardon, c'est tout.

Le soir même, nous avons dîné pour la première fois à l'hôtel. Lebac a secoué énergiquement une nappe à carreaux blancs et bleus et l'a étendue sur la table. Il y a placé les assiettes, les couverts, les verres, une corbeille à pain, une cruche remplie d'eau du robinet et quelque chose d'autre que j'ai oublié. Puis, il a apporté une marmite fumante pleine de nouilles à la sauce tomate qu'il a déposée au centre de la table sur un dessous-de-plat pour ne pas abîmer la nappe. Il a fait cela comme qui aurait posé solennellement « une gerbe de fleurs au pied du monument aux morts ».

— Ce soir, nous sommes tous réunis, sauf M. Gutiérrez malheureusement, a-t-il dit avant de faire une pause, ce qui m'a laissé penser que le Gutiérrez en question était sans doute mort.

Puis, juste après, Lebac nous a présentés aux autres locataires ou résidents – ou quel que soit le nom que l'on veuille leur donner. Il nous a présenté les jumeaux David et Saúl (moi, ça me faisait penser à David et Goliath) comme de « brillants étudiants en médecine ». Puis Elsa, « infirmière de son état à l'hôpital militaire », sans oublier doña Nora et don Roberto, un couple de « retraités du commerce » qui avait tenu une « importante mercerie avec pignon sur rue ». Personnellement, je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait être une mercerie avec pignon sur rue et m'en fichais pas mal.

Ils nous ont tous salués d'un signe de la tête. L'un d'entre eux a murmuré « enchanté » sans grand enthousiasme.

— Deux fois par semaine, le matin, une dame vient faire le ménage. Parfois, elle reste déjeuner avec nous, a conclu Lebac.

Il s'est assis, s'est signé et a plongé le nez dans son assiette de nouilles. Les petits vieux, doña Nora et don Roberto, ceux de l'importante mercerie avec pignon sur rue, se sont regardés, ont murmuré quelque chose à notre sujet et se sont jetés sur la nourriture comme des loups affamés. De ce premier dîner, j'ai gardé en mémoire le silence qui régnait à table. Je me souviens aussi que les nouilles n'étaient pas mauvaises et la sauce délicieuse, même si le tout manquait un peu de viande hachée.

Le lendemain, nous avons connu M. Gutiérrez. Il n'était pas mort comme je l'avais imaginé. Gutiérrez aurait dû être un homme corpulent comme tous les Gutiérrez que j'avais connus jusqu'alors, mais celui-ci était maigre, plutôt petit, gringalet, les épaules relevées (il n'avait presque pas de cou) et portait une moustache si fine qu'on aurait dit qu'elle avait été dessinée au crayon. Bref, pas un physique à s'appeler Gutiérrez. Il a tout de suite plu à ma mère. Je l'ai vu à la tête qu'elle a faite le jour où nous l'avons rencontré. Il lui a plu parce qu'il avait l'air inoffensif. Il ressemblait à un petit criquet, et ma mère aimait bien les hommes inoffensifs.

Avec le temps, elle l'a d'autant plus apprécié qu'il l'écoutait, ce qui n'est pas peu dire quand on sait à quel point ma mère était bavarde. Une vraie pipelette ! Il était comme ça Gutiérrez. Le petit criquet écoutait tout le monde. Toujours prêt à écouter les autres sans leur couper la parole. Au début, je le soupçonnais de faire semblant d'écouter en pensant à autre chose chaque fois que quelqu'un venait lui parler, mais j'ai vite compris que ce type

était un auditeur né, capable de se souvenir de tout comme s'il avait pris des notes. Cette faculté qu'il avait à écouter les autres l'avait rendu respectable au sein de la pension.

Grâce à Gutiérrez, j'ai appris pas mal de choses. Notamment qu'on a tendance à écouter plutôt celui qui parle peu que celui qui parle trop.

6.

Au bout de quelques jours, j'ai commencé à observer nos compagnons de pension. Je voulais savoir comment ils étaient et ce qu'ils faisaient, car on était partis pour vivre avec eux un bon moment. D'après Lebac, nous n'étions ni des résidents, ni des locataires, rien de tout ça, mais les membres d'une famille que Dieu – pour une raison bien précise qui lui appartenait – avait réunis là. Si le gros insistait tellement sur cette histoire de famille, c'était sans doute parce que, à notre connaissance, il n'avait ni enfants, ni frères et sœurs, ni parents, ni amis, ni personne d'autre que nous. Il avait bien eu des parents – la photo ovale accrochée au mur de l'entrée était là pour en attester – mais qui étaient sûrement morts depuis longtemps. J'avais un mal fou à imaginer Lebac enfant, et encore moins bébé, imaginer qu'on ait pu un jour lui changer ses couches, lui donner le biberon et lui faire areuh-areuh. Dans ma tête, c'était comme si, par une nuit de tonnerre et d'éclairs, Lebac était tombé du ciel, tel quel, dans un poulailler abandonné ou quelque chose dans le genre.

La logique aurait voulu que je commence par l'observer lui car, outre le fait d'être le propriétaire de la pension, il faisait partie de ces types dont on ne parvient pas à savoir s'ils sont bons ou mauvais – même si, comme je vous l'ai déjà dit, mes premières impressions ont été plutôt mauvaises. Pourtant, à force de les croiser, c'est sur don Roberto et doña Nora, les retraités de l'importante mercerie avec pignon sur rue, que s'est d'abord portée mon attention. Bien que petits et voûtés, les deux petits vieux étaient toujours agiles. Ils ressemblaient à ces écureuils que l'on voit dans les dessins animés. Toute la journée, ils allaient et

venaient, incapables de tenir en place, de sorte que l'on finissait toujours par tomber sur eux.

Je me suis renseigné sur la cause possible d'une telle agitation et j'ai obtenu deux diagnostics : les futurs médecins, Saúl et David, parlaient d'« hyperactivité sénile typique » quand ma mère – toujours aussi imagée – soutenait qu'ils avaient « des fourmis dans le cul ». Quoi qu'il en soit, le fait est que les deux petits vieux ne cessaient de se lever, de s'asseoir, de se relever et de se murmurer des choses à l'oreille. Ils ouvraient le réfrigérateur, buvaient un peu d'eau, allaient laver leurs verres et reproduisaient la même opération quelques minutes plus tard. Un coup d'œil dans la rue, sur le ciel, quelques mots sur le temps qu'il faisait – froid, humide, pluvieux – puis retour à la maison et ainsi de suite. L'après-midi, ils se posaient un peu. Ils s'asseyaient dans la salle à manger pour boire leur maté avec un peu de sucre, remplissant la calebasse directement avec l'eau de la bouilloire. De temps en temps, sur ordres de doña Nora qui se plaignait que le maté refroidisse, don Roberto se levait pour refaire bouillir de l'eau.

— Roberto, c'est froid, disait doña Nora de sa voix fluette en secouant la calebasse pendant que son mari faisait semblant de regarder ailleurs. C'est froid, je te dis.

Roberto faisait comme s'il n'avait rien entendu.

— Roberto, je te parle...

Silence.

Et puis, brusquement :

— ROBEEERTO ! criait soudain la vieille d'une voix à vous faire trembler toute la verrière.

J'avais peur que, tôt ou tard, don Roberto perde patience et

finisse par jeter la bouilloire à la figure de sa femme. Un jour, je leur ai donc demandé pourquoi ils n'utilisaient pas de thermos, en leur expliquant qu'ainsi l'eau resterait chaude et qu'ils n'auraient plus à se lever. Ils m'ont écouté attentivement et quand j'ai eu fini de leur faire l'éloge du thermos, doña Nora m'a regardé comme si un monstre marin lui était soudainement apparu. Puis, elle a dit à son mari en tendant vers lui son cou maigrelet :

— Un thermos ? En voilà un qui ne manque pas d'air. Dis-moi, Roberto, j'ai bien entendu, ce garçon a bien parlé de thermos ?

Don Roberto s'est raclé la gorge, m'a pris par le bras, m'a regardé dans les yeux et m'a dit le plus sérieusement du monde :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de thermos, mon petit ? On a dû mal entendre, n'est-ce pas ? Dis-moi toute la vérité, ne mens pas. On ne supporte pas les thermos. On déteste ça, tu devrais le savoir, tout le monde le sait ici.

Sentant que don Roberto me serrait le bras avec une discrète complicité, j'ai répondu :

— Non, non, je n'ai pas parlé de thermos. Quelle idée ! Rassurez-vous, don Roberto.

— C'est bien ce que je pensais, a dit don Roberto en regardant sa femme. Tu vois bien, Nora. Le petit n'a pas parlé de thermos. Voilà un enfant bien éduqué. Un bon garçon.

La vieille a secoué la tête, pas convaincue, et a dit :

— Je ne suis pas sourde. J'ai bien entendu.

Elle m'a jeté un regard malicieux et a fini par se calmer. Don Roberto a profité de la trêve pour aller réchauffer l'eau. Quant à moi, je m'en voulais d'avoir préféré la prudence.

...